

La Zone d'intérêt" ou la banalité du mal selon Martin Amis

Nelly Kapriélian, [Les Inrocks](#), 1 septembre 2015

Fallait-il ou non publier "La Zone d'intérêt", le nouveau Martin Amis ? Véritable polémique depuis que Gallimard l'a refusé, le roman paraît en français. Passionnant.

L'année dernière, Gallimard, l'éditeur français de Martin Amis, refusait de publier son nouveau roman, **La Zone d'intérêt**, sous prétexte qu'il n'était pas assez bon. Son sujet, il est vrai, paraissait casse-gueule – un "vaudeville", comme l'a annoncé la presse, chez les nazis, sur fond de camp de concentration. Il a suffi du refus de Gallimard pour faire enfler la polémique : pouvait-on se servir d'un sujet aussi grave, l'horreur concentrationnaire, pour y mettre en scène, donc, un "vaudeville" ?

Aujourd'hui, **La Zone d'intérêt** sort enfin en français, chez Calmann-Lévy. Alors, fallait-il, oui ou non, publier ce livre ? Oui, parce que c'est un texte passionnant. Certes pas aussi bon que l'inoubliable **La Flèche du temps**, roman qu'Amis avait déjà consacré à la Shoah en 1991, mais un texte qui réussit son pari : mettre en scène ce que Hannah Arendt appelait la banalité du mal.

Des petits-bourgeois d'une médiocrité affligeante

Dans sa représentation des nazis, Amis va à l'encontre de ce poncif éculé du SS aristocrate, érudit, amateur de musique classique, décadent et incestueux que nous servait Jonathan Littell dans **Les Bienveillantes**. Paul Doll, commandant du camp de concentration (qui rappelle Auschwitz), et Angelus Thomsen, officier SS – deux des trois personnages à prendre la parole dans le roman, le troisième étant Smulz, un déporté juif chargé d'évacuer les cadavres –, ainsi que ceux qui les entourent, sont des petits-bourgeois d'une médiocrité affligeante, de petits fonctionnaires du mal, dont Amis parvient non seulement à restituer le vocabulaire effroyablement technique, déshumanisé, mais également la vie quotidienne et les intrigues, rivalités, amours ou histoires de sexe qui se nouent comme dans toute entreprise.

Car c'est le véritable enjeu de **La Zone d'intérêt** : dévoiler comment ces hommes et ces femmes qui ont participé, organisé voire commandé le plus grand et le plus horrible massacre de toute l'histoire de l'humanité, pensaient et vivaient à quelques pas d'êtres (principalement des Juifs) qu'ils traitèrent comme moins que des animaux. Comment le mal, la brutalité froide, les plus vils penchants humains s'épanouissent dès lors qu'ils sont autorisés par un système – ici, le nazisme et l'éradication des Juifs, vue comme une entreprise.

Un insupportable portrait de la nature humaine

Le grotesque, ou la satire, que manie Amis, et que d'aucuns lui auront reproché, n'est qu'à la mesure du grotesque, de l'absurde de ce qu'auront fait les Allemands. Car, comme l'explique l'auteur dans une postface brillante, leur geste relève encore de l'inexplicable. Reste un personnage énigmatique, imperméable au système, sans cesse distant, le subissant sans trop non plus lutter : Hannah, la femme de Paul Doll, dont s'éprendra, sans espoir, Angelus Thomsen.

Réduire pour autant **La Zone d'intérêt** à un vaudeville, c'est l'avoir mal lu. On n'est jamais, ici, dans la comédie, mais dans l'effroyable vulgarité de ces hommes pour qui les êtres se réduisent à des pions, à exploiter, baiser, torturer, sur lesquels se livrer à des expériences avant de les gazer. L'humour d'Amis ne sombre jamais dans le grand-guignol ni le potache : c'est un humour sans cesse grinçant, soulignant encore davantage la monstruosité de ces êtres ordinaires, dès lors d'autant plus monstrueux qu'ils sont "ordinairement" sadiques, indifférents et cruels.

Huis clos étouffant, **La Zone d'intérêt** livre un insupportable portrait de la nature humaine, sans jamais en faire trop – après tout, le fait même que la Shoah ait été possible lui donne raison.